Document generated on 07/06/2025 6:11 a.m.

Québec français

Le cercle de Clara ou le mal de vivre à l'âge romantique

Aurélien Boivin

Number 136, Winter 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55528ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Boivin, A. (2005). Review of [*Le cercle de Clara* ou le mal de vivre à l'âge romantique]. *Québec français*, (136), 92–94.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le cercle de Clara

ou le mal de vivre à l'âge romantique

> > > AURÉLIEN BOIVIN

D'abord écrit en anglais – l'auteure est traductrice et réviseuse –, puis soigneusement retravaillé en français, *Le cercle de Clara*[1], publié en 1997, est le premier roman édité de Martine Desjardins, qui garde dans ses tiroirs deux autres romans qu'elle refuse de rendre publics. Le roman paru d'abord chez Leméac vient d'être réédité dans la collection BQ.

De quoi s'agit-il ?

Le cercle de Clara raconte, sous forme de tranches de journal et de lettres, trois mois dans la vie de Clara Weiss, née Beaumont, une jeune femme mariée depuis moins d'un an mais aux prises avec la maladie. On la dit neurasthénique et hystérique. À sa sortie d'un séjour de huit mois dans la clinique du docteur Clavel, son mari, Edmond Weiss, parvient à convaincre le médecin traitant d'amener son épouse dans une maison isolée d'une morne campagne de la Nouvelle-Écosse, où il entend lui prodiguer tous les soins nécessaires à son état. C'est là qu'il la soumet, contre son gré, à une cure de sommeil, entrecoupée non seulement de bains glacés, de lavements à l'eau froide, de repas de viandes crues ou sanguinolentes, mais aussi de fortes doses de morphine pour mieux jouir, quand le sommeil l'assaille, du corps de son épouse, qui le lui refuse depuis sa nuit de noces. Autour de ces deux personnages pour le moins étranges, qui évoluent dans le même univers mais qui sont aux antipodes, gravitent d'autres personnages. Il y a Hortense Beaumont, tante de Clara, adepte du spiritisme et des sciences occultes, qui communique avec les arbres et les plantes ; Irène, la sœur de l'héroïne, jeune femme à la libido pour le moins exaltée et surprenante pour l'époque ; un sculpteur particulier, à l'image des autres personnages, qui copie les œuvres de ses devanciers, sans l'avouer ; un curieux couple d'homosexuels ; un médecin peu scrupuleux et un navigateur explorateur qui aime en secret l'héroïne, qu'il considère comme son « étoile polaire qui le guidera au retour » d'une expédition dans l'Arctique, où il a perdu tous les membres de son équipage. Clara lutte contre son mari, qui la force à utiliser un *speculum matricis*, un instrument dont se servent les vétérinaires pour explorer l'intérieur des vaches et auquel Edmond a recours pour explorer, tel « un miroir de l'intime », les « cavités féminines » (p. 37). Il va même jusqu'à la priver, sous prétexte de lui redonner la santé, de ses robes, parfums, objets aux couleurs vives, tissus soyeux, etc. Toutefois, grâce à l'écriture, tant de son journal intime dans lequel elle consigne ses moindres désirs et ses ambiguïtés, – d'autant qu'elle sait que son mari, qu'elle haït, le lit – que dans la correspondance qu'elle entretient avec des membres de sa famille, elle réussit le tour de force d'atteindre à une certaine autonomie même si elle doit recourir encore à la morphine à la fin, à la suite de la mort de son mari, mort qu'elle a elle-même forcée.

Le titre

Ainsi que le précise avec à-propos Marie-Laure Godefroy, ce n'est « pas un cercle vicieux », mais un cercle « privé dans lequel on est admis comme confident[2] » ; car c'est dans l'intimité que Clara nous révèle ses secrets les plus intimes, ses passions et ses haines. Ce cercle se désintègre à la fin, car Clara refuse toute compassion et retourne vivre seule dans son coin isolé.

Le temps

L'intrigue dure tout au plus trois mois, du début juin à la fin août 1895. Cette date n'est pas gratuite : c'est en effet en 1895 que Freud et Bleuler ont publié respectivement leur premier ouvrage sur l'hystérie. Clara consigne dans son journal ou dans sa correspondance les principaux événements qui se sont déroulés de façon linéaire depuis son arrivée à Blackpool. Elle ne manque pas d'évoquer les mauvais traitements auxquels son mari la soumet dans l'intention de provoquer sa guérison. Mais elle n'y croit guère, car elle sait que son mari abuse d'elle et de son corps. Quelques analepses ponctuent la narration et rappellent au passage son mariage et la réception à l'Hôtel Hibernia, un an auparavant, son internement à la clinique du docteur Clavel d'où elle est sortie en avril, soit il y a à peine deux mois, ses vacances à Oyster Bay, quand elle était petite (p. 108), etc. Le journal du navigateur explorateur Ian Ryder couvre une période à peu près identique, soit du 6 juin au 26 août, Ryder y laisse clairement voir son attirance pour Clara, qu'il aurait bien voulue comme épouse.

Le lieu (ou l'espace)

Les 17 entrées du journal intime de Clara sont toutes datées de Blackpool, un coin reculé, perdu dans la campagne de la Nouvelle-Écosse, loin du village que Clara ne visite jamais, s'arrêtant, quand elle se promène avec Edmond, qui la tient en laisse comme une bête, au cimetière à l'entrée du village qu'on ne voit

pas. C'est un lieu de passage austère (p.18), à l'atmosphère étouffante (p. 60), plus reculé que New Raven, où vivent la sœur et la tante, et où pratique le docteur Clavel, encore plus reculé qu'Oyster Bay, un village de villégiature, qui, cette année-là, est déserté par les touristes. Blackpool porte bien son nom: « [...] l'eau [...] est aussi noire que l'espace – une masse dense et froide, et sans pitié, dans laquelle le regard se noie en un éclair » (p. 59-60). C'est un endroit « inhospitalier, épineux et hostile » (p. 65), « au bout du monde » (p. 21), selon la tante Hortense, où il n'y a « aucun semblant de société à des milles à la ronde » (p. 65). Clara y habite une maison qui « a une allure de vaisseau-fantôme » (p. 65) qu'Edmond a louée de l'explorateur, parti en expédition à la découverte du Pôle Nord. On accède à cette maison, espace clos, comme celui des vastes régions nordiques, « en serpentant entre deux rangs de peupliers étouffés par le lierre » (*ibid.*). Sont aussi évoqués les villages d'Oyster Bay et de New Raven et les banquises de Cap Sheridan, où *Le Nivalis*, le navire du capitaine Ryder, est prisonnier des glaces.

La structure

Le cercle de Clara est divisé en trois parties, d'à peu près égale longueur, qui correspondent aux trois mois que dure l'intrigue. Plusieurs narrateurs, en apparence étrangers à première vue, se partagent la narration et apportent, ainsi que le précise Réginald Martel[3], sinon la lumière, du moins une lueur qui nous éclaire sur le destin de Clara, forcée de vivre seule une véritable tragédie. Les voix du roman se rencontrent autour du personnage de l'héroïne et confèrent à l'œuvre une grande rigueur et une étonnante unité. C'est Clara qui tient toute la place, mais elle sait dénoncer par la force de son écriture les mauvais traitements que lui fait subir son mari. Le navigateur Ryder prend aussi beaucoup de place, lui qui aurait voulu être reçu dans le cercle intime de Clara. Il laisse à lire quatorze tranches du journal qu'il écrit lors de son expédition dans l'Arctique, qui tourne au tragique, car, privés de nourriture et affolés par les glaces qui retiennent le navire prisonnier, les membres d'équipage désertent le vaisseau et meurent tous en errant sur les banquises.

Les personnages

Clara Weiss, née Beaumont. Celle que tante Hortense surnomme Poucette est un personnage complexe, qui nous invite à partager son cercle et sa vie quotidienne de recluse dans une maison qui ressemble à une prison. C'est aussi un personnage incompris des siens, de tante Hortense en particulier, qui ne comprend pas sa nièce de se refuser ainsi à son mari, car, pour elle, il « semble évident que lorsqu'une femme épouse un homme, elle doit s'attendre à être dévêtue les trois quarts du temps » (p. 66). Si elle se montre obéissante au point de faire plaisir à son mari (p. 20), c'est qu'elle ne veut pas retourner à la clinique du docteur Clavel où elle a connu une étouffante solitude. Elle se soumet donc au sadisme de son mari, qui la cultive, elle, comme lui, mycologue, cultive les champignons. Elle regrette son mariage, qu'elle considère comme une grande erreur, plus grande qu'elle ne l'avait jusque-là réalisée (p. 115). Plus intelligente qu'elle ne le laisse voir, attirée par les sciences qu'elle semble posséder encore plus que son mari, elle sait que son aventure avec son mari, qu'elle déteste, finira mal. Elle en a le pressentiment: « [...] si nous restons encore ici longtemps [à Blackpool], il arrivera quelque chose d'horrible. Edmond ne prend pas mes pressentiments au sérieux, confie-t-elle. Il les attribue à ma condition nerveuse » (p. 12). Neurasthénique et hystérique, selon le diagnostic de son médecin traitant, qui a de bien drôles de traitements pour un homme de science, elle se réfugie dans son monde intérieur et dans le silence. De là, sans doute, sa passion pour l'écriture, celle de son journal, surtout. La mort de son mari, à laquelle elle n'est pas tout à fait étrangère, puisqu'elle lui a enfoncé au fond de la gorge une noisette, alors qu'il est terrassé par un infarctus, lui procure une grande délivrance, ainsi qu'elle le confie à sa tante: « Je suis délivrée » (p. 147).

Edmond Weiss. Mari de Clara, âgé de 49 ans, il est d'origine suisse. Venu au Canada en 1871, après avoir enseigné pendant huit ans à l'université d'Edimbourg, il a accepté un poste de professeur à l'université (qui n'est pas nommée). Spécialiste des sciences naturelles, il est, aux yeux de Clara, un « botaniste lamentable » (p. 148), un « botaniste à deux sous, tout à fait incapable d'identifier correctement les plantes » (p. 98). Il est l'auteur d'une monographie sur la rhubarbe, *De Rhapontico*, et a consacré dix ans de recherche à rédiger *De la décomposition des plantes*, un ouvrage en 36 volumes qui, dit-on, « lui valut la réputation, dans les cercles universitaires, d'avoir créé une œuvre inégalée en volume et en inutilité » (p. 146). En 1884, il a entrepris, après une visite au Labrador et à Terre-Neuve, son *fungorium*, « une des plus importantes collections de champignons de l'Est du pays » (*ibid.*), ouvrage qui l'a amené à occuper la chaire de botanique à l'université. Fondateur de la Société mycologique des Maritimes, il publié plusieurs livres et de nombreux articles savants sur le sujet, dont *Mycologia labradoriana*, *Species fungorium Novæ Scotiæ* et son *magum opus*, « un catalogue raisonné de tous les champignons à odeur désagréable » (*ibid.*), d'où la senteur qu'il dégage et qu'il laisse partout, une odeur « doucereuse et fade, cadavérique même », une odeur de « sépulcre blanchi » (p. 26) qui cause des haut-le-cœur à son épouse. Ce que sa nécrologie ne dit pas, c'est qu'il est d'une grande méchanceté pour Clara, qu'il exploite, dans son désir de la posséder et de posséder son corps, et qu'il veut soumise comme une bête. Jaloux et scrupuleux (p. 12), il épie Clara dans ses moindres mouvements et gestes, tel un vautour, et, pour la forcer à accomplir son devoir conjugal, il lui impose un traitement humiliant et douloureux en introduisant le *speculum matricis* dans ses parties intimes (p. 38). C'est lui qui surveille la cure de sommeil recommandée par le médecin, à qui il réclame un jour de la morphine pour pouvoir, comme il l'avoue lui-même, « faciliter le devoir conjugal » (p. 51). Mais il n'obtient guère de succès : « Or, malgré tous mes soins, l'état nerveux de mon épouse se détériore de jour en jour. Elle a perdu l'appétit et ses nuits sont troublées par des épisodes de tremblements et d'arrêts partiels de la respiration, ou par des cauchemars ahurissants qu'elle me raconte en détail. Elle est incapable de se concentrer, elle manque de retenue dans ses gestes, de modestie dans sa tenue. Elle qui avait autrefois une conduite et un sens du devoir religieux irréprochables refuse maintenant d'aller à la messe... » (p. 44). C'est un être abject, dérangé, que Clara n'hésite pas à aider à mourir pour s'en débarrasser (p. 150).

Hortense Beaumont. Tante de Clara, elle entretient une correspondance avec Clara et avec Irène, sa filleule, dans laquelle elle nous informe du quotidien souvent monotone et triste de New Raven. Elle met sa nièce en garde, car elle n'apprécie guère Edmond, qu'elle trouve rustre, peu délicat. Elle possède des dons, comme celui de trouver des trèfles à quatre feuilles et de communiquer avec les arbres et les plantes.

Irène Beaumont. Sœur de Clara, elle multiplie les conquêtes amoureuses mais semble incapable de s'attacher à un seul homme. Elle n'a pas une très forte réputation: on la dit dévergondée. Elle n'est pas attirée par la campagne de Blackpool et préfère de loin la ville: « N'est-ce pas là une aventure plaisante, et préférable à l'insupportable tranquillité de ta campagne. Ne t'ennuie pas trop de moi, pauvre chérie » (p. 29), confie-t-elle à sa sœur, dont elle ignore le sort et dont elle se désintéresse. Elle a eu un long froid avec sa marraine et ne semble guère aimer sa sœur.

Le capitaine Ian Ryder. Commandant du navire *Nivalis*, explorateur parti à la conquête de l'Arctique et du Pôle Nord, Ryder se révèle un homme d'un grand courage et d'une grande détermination. Il connaît toutefois des difficultés avec son équipage, qui conteste son autorité et sa conduite lors de l'expédition. Il aime Clara, qu'il aurait bien voulu épouser, ainsi qu'il le confie à son journal

Cosmo Remington et **Joachim Moss**. C'est un drôle de couple d'homosexuels amis de la famille Beaumont. Le premier, Cosmo, est journaliste à la pige – il devient rédacteur du journal – et touche une pension de la riche compagnie familiale Remington, ce qui lui permet de vivre à l'aise. L'autre, Joachim, est un musicien talentueux. Il est toutefois atteint d'une tumeur au cerveau qui l'emporte rapidement à la suite d'une opération que son riche amant refuse de payer, préférant plutôt abandonner son corps à la médecine et au laboratoire du docteur Clavel en guise de compensation pour l'opération.

Le docteur W. Clavel. Il est le directeur de la clinique qui porte son nom à New Raven. C'est lui qui a soigné Clara pendant huit mois et qui prescrit le traitement pour le moins draconien que lui administre son mari retiré dans une maison morose et fermée de Blackpool. C'est un fumiste qui a de bien étranges attitudes envers ses patients et patientes.

Les thèmes

Retenons les plus importants :

L'isolement et **la solitude**. Exilée à Blackpool du bout du monde, Clara est condamnée à la solitude, loin des siens, sa tante et sa sœur, insensibles au drame qu'elle vit, comme le prouvent leurs lettres remplies de vulgaires potins qu'elles échangent avec elle. Cette solitude est magnifiquement rendue dans les descriptions de la morne campagne de Blackpool. Elle est aussi reliée à celle que connaît l'explorateur Ryder dans son expédition vers le Pôle Nord. La mort d'Edmond, une mort désirée, parvient à chasser cette solitude et à rapprocher quelque peu ces deux êtres.

L'asservissement et **la soumission**. Pour ne plus avoir à retourner à la clinique du docteur Clavel, Clara est prête à tout, même à subir les plus humiliants traitements de la part de son mari. Cette soumission traduit bien celle des femmes dans un monde patriarcal comme celui de la société néo-écossaise à l'époque victorienne. Edmond n'a pas plus de considération pour sa jeune épouse qu'il n'en a pour ses champignons ou pour les bêtes, comme le prouve l'utilisation du *speculum* et de la laisse qu'il utilise lors de ses promenades avec Clara, forcée de marcher dix pieds en avant de lui pour éviter d'échanger, de converser : « Car si nous parlions, nous devrions respirer par la bouche ; si nous respirions par la bouche, nous inviterions les quintes de toux et les congestions pulmonaires. Par conséquent, nous marchions séparément et respirions par le nez. Si j'avance un peu vite, Edmond n'a qu'à tirer sur ma laisse pour me retenir ». Cette dernière phrase traduit à elle seule la soumission de Clara, qui ne se rebiffe jamais et accepte sa condition.

La haine. Ce thème est la conséquence des deux précédents. À la suite de mauvais traitements de la part de son mari, Clara en vient à le détester. L'a-t-elle déjà aimé, elle qui lui refuse son corps et tout élan amoureux ? Elle ne tarde pas à remettre en cause son mariage, sans que l'on sache les raisons qui l'ont motivée, elle pourtant intelligente, à unir sa destinée à un homme aussi abject et frustré.

Le désir. Clara est capable de désir, attirée qu'elle est par l'explorateur Ryder qui, lui, l'aime d'un grand amour, surtout depuis que la jeune femme lui a préféré – on se demande bien pourquoi – le triste personnage d'Edmond, dont les obsessions pour le sexe le rapprochent de la folie, autre thème du roman de Martine Desjardins, qui devrait intéresser les psychanalystes et les théoriciens de la psychocritique. Point étonnant que Clara décide, finalement, de se venger. La vengeance lui est un baume, surtout quand elle enfonce une noisette dans le fond de la gorge de son mari pour l'aider à mourir. Dans une entrevue qu'elle a accordée à Marie-Andrée Chouinard, l'auteure a déclaré au sujet de son premier roman : « C'est un roman sur le désir, cette force suprême plus grande que la volonté des gens, le désir en tant que petit démon de la perversité qui agite et trouble les personnages, les emmenant dans des endroits où ils ne voudraient pas aller[4] ».

L'écriture

Pendant quatre ans, Martine Desjardins s'est solidement documentée pour écrire son roman et pour lui donner la vraisemblance désirée. L'écriture, il faut le préciser, est agréable, riche, savante même, obligeant le lecteur, à la manière de Louis Hamelin dans *La rage*, à recourir au dictionnaire. Car l'auteure a puisé dans les traités d'histoire naturelle, les livres de sciences et les journaux d'explorateurs, utilisant le vocabulaire et les termes (parfois en latin) de la botanique et de la mycologie, ce qui ajoute au mystère du destin de Clara. « Tout se passe comme si l'écriture avait ce pouvoir de cerner au plus près, sans la dénaturer, la vérité la plus intime des êtres[5] », a noté Réginald Martel. Comme coup d'envoi, ce premier roman ne manque ni de qualité ni d'intérêt. C'est, en définitive, selon Marie-Laure Godefroy, « [u]n roman minutieusement documenté [qui] nous plonge dans le bonheur que procure une écriture ciselée et une histoire travaillée comme une fine dentelle[6] ». S'il est « [p]rofondément érudit, selon Pascale Navaro, ce roman au récit captivant ne fait pas étalage gratuit de connaissances. Tout est nécessaire à l'action, à notre compréhension de la psychologie des personnages et de leur environnement[7] ». En refermant le livre, le lecteur a vraiment l'impression de partager les secrets de Clara et d'être admis dans le cercle intime, restreint, de ses amis, tout en étant quelque peu mal à l'aise en présence de cette femme pour le moins étrange et dérangeante.

La portée de l'œuvre

Le message de Martine Desjardins est implicite. Les grands savants, férus de sciences et de théories de toutes sortes, tels le docteur Clavel et, surtout, Edmond Weiss, ne sont pas toujours des personnages équilibrés. La folie, dit-on souvent, n'est pas loin du génie. Desjardins nous en donne une preuve. *Le cercle de Clara* n'est pas sans rappeler les romans noirs du XIXe siècle, aussi connus sous le nom de romans gothiques, à la manière d'Eugène Sue, de Ponson du Terrail et de Walter Scott, qui ont été si populaires et qui ont marqué l'histoire littéraire, tant en France qu'en Angleterre ou au Québec. Le roman dénonce encore le sort fait aux femmes dans une société où elles étaient exclues, comme si elles n'existaient pas, comme si elles n'étaient pas plus importantes que de simples bêtes. Heureusement, Clara réagit à temps et amorce lentement sa longue libération, traçant la voie aux autres femmes soumises et exploitées. L'autonomie de la femme est à ce prix qu'elle exige une lutte de tous les instants. Son attitude, au moment de la mort d'Edmond, n'est pas loin de celle d'une femme rebelle, révoltée, fermement décidée à reconquérir sa dignité, qu'elle avait oubliée pour plaire à son mari.

Notes

1 *Le cercle de Clara*, Montréal, BQ, 2004, 200 p. (« Bibliothèque québécoise ») [1re édition : Leméac, 1997, 214 p.].

2 M[arie]-L[aure] G[odefroy], « Papiers secrets », *L'Actualité*, vol. 23, n° 11 (juillet 1997), p. 89.

3 Réginald Martel, « Perdre la guerre pour gagner la paix », *La Presse*, 19 octobre 1997, p. B-3.

4 Marie-Andrée Chouinard, « Toute de glace. Étonnante Martine Desjardins », *Le Devoir*, 29 et 30 novembre 1997, p. D-2.

5 Réginald Martel, *op. cit.*

6 Marie-Laure Godefroy *op. cit.*

7 Pascale Navaro, « Martine Desjardins. Les liaisons dangereuses », *Voir* (Montréal), semaine du 9 au 15 octobre 1997, p. 43.